

Pensée et possibilité dans le *Tractatus Logico-philosophicus*

Tam Kien DUONG (nicky@deveha.com)
Master 2 Philosophie et Sociologie des Sciences Sociales (Université Paris IV)

« *La pensée contient la possibilité des situations qu'elle pense.
Tout ce qui est pensable est aussi possible* » [T. 3.02].

Le but de cette dissertation est de comprendre le sens de la seconde partie de cet énoncé. Pour cela, il ne faut pas le considérer seul et autonome sinon dans le but de se condamner à une proposition catégorique et étonnante. Au contraire, si l'on veut sortir de la stupéfaction, il faut le ré-introduire dans l'intertexte de la philosophie du langage et de l'esprit que propose Ludwig Wittgenstein dans le *Tractatus Logico-philosophicus*. Cet intertexte nous le limiterons à une lecture aussi précise que possible du *Tractatus Logico-philosophicus*¹. Malgré l'objectif essentiel de comprendre dans un premier temps l'unité du *Tractatus*, à titre indicatif, il a également été consulté les *Recherches philosophiques, De la certitude* ainsi que divers commentaires francophones contemporains². Malgré l'importance de cet auteur, il est étonnant de constater le défaut, en voie de disparition, qu'il existe en langue française assez peu d'ouvrages de médiation de la pensée de Wittgenstein et de sa diffusion dans le savoir commun prenant souvent la forme d'informations biographiques anecdotiques plutôt qu'un réel éclairage sur ce qu'il a bien pu penser — créant par

¹ Deux versions ont été utilisées pour ce travail. L. Wittgenstein, *Tractatus Logico-philosophicus* [Traduction : G.-G. Granger], Paris : Gallimard, 1993. L. Wittgenstein, *Tractatus Logico-philosophicus. Logisch-philosophische Abhandlung*, Francfort : Suhrkamp, 2003.

² Il est évidemment que cette réflexion sur la « pensée » dans la philosophie de Wittgenstein ne peut se passer d'un commentaire et de travaux sur ses travaux ultérieurs au *Tractatus* qui traitent également de cette question en effectuant des amendements lourds.

ailleurs une réaction agacée reprochant systématiquement le faible intérêt ou l'indépendance entre la vie personnelle de cet auteur et de sa philosophie novatrice.

Pour une personne peu habituée à la pensée wittgensteinnienne, qu'est-ce qui constitue le problème de l'énoncé : « *ce qui est pensable est aussi possible* » ? Comment rendre intelligible ce dernier ?

La clarification de cet énoncé, comme il a déjà été indiqué, se fera par l'intermédiaire de sa réinsertion dans son écosystème philosophique. Par ce biais, nous pourrions mieux comprendre la prise de position originale proposée ainsi que d'esquisser le voisinage propositionnel induit par ce même énoncé. En d'autres termes la discussion autour de cet énoncé nous permettra de revenir sur une partie de la philosophie de Wittgenstein dont de nouveaux horizons ne cessent d'être découverts plusieurs décennies après sa disparition.

Comment est-il possible que toute chose pensable soit aussi possible ? Intuitivement, on peut être amené à se dire qu'il y a certaines pensées qui sont vraisemblablement impossibles. Comme il l'indiquera plus tard dans les *Recherches Philosophiques*, l'exercice de la philosophie n'est pas de fournir des ailes pour s'envoler lyriquement dans un discours théorique mais de ramener certains mots et concepts à un usage plus modeste [R.P. §97]. « *Le résultat de la philosophie n'est pas de produire des "propositions philosophiques", mais de rendre claires les propositions* » [T. 4.112]. Dans le langage de Wittgenstein, le mot « pensée » ne désigne pas quelques notions mal définies mais repose justement sur une tentative de lever les ambiguïtés sur ce terme. L'entreprise de clarification du langage par la logique concerne assez explicitement la question de la pensée et cela, il l'annonce dès sa préface :

« *Le livre tracera donc une frontière à l'acte de penser, — ou plutôt non pas à l'acte de penser, mais à l'exception des pensées : car pour tracer une frontière à l'acte de penser, nous devrions pouvoir penser les deux côtés de cette frontière (nous devrions donc pouvoir penser ce qui ne se laisse pas penser.* » [T. p. 31 (préface)]

L'argumentation du *Tractatus* se donne ainsi pour objectif de fournir un outillage conceptuel (une frontière) qui permettra de penser le pensable et l'impensable. Cependant son discours se concentre sur une définition minutieuse des limites du domaine du pensable dont nous ferons aboutir les conséquences du rapport au possible. Cette limite du pensable est incluse dans le langage mais tout ce qui en dépasse tombe dans l'impensable et par extension dans l'inexprimable. En traçant cette frontière du pensable, Wittgenstein envisage donc également de tracer la frontière du langage. La question de savoir « qu'est-ce que la pensée ? » occupe une place importante dans les premières pages du *Tractatus* en fournissant une réponse qui mérite que l'on y consacre l'attention d'une dissertation.

Dès le début de l'ouvrage, on peut ménager des indices qui construisent la validité de notre énoncé problématique. Entrer dans la philosophie du *Tractatus*, c'est entrer dans un monde original, non pas composé d'objets mais de faits [T. 1.2]. Ainsi le monde n'est pas « tout ce qui est » mais « *tout ce qui a lieu* » [T. 1-1.1]. Cette différence est primordiale car le déplacement de la totalité des choses à la totalité des faits permet de construire un schéma qui « *détermine ce qui a lieu, et aussi ce qui n'a pas lieu* » [T. 1.12] et neutralisant au passage la question hors de propos de ce « qui

est, et aussi de ce qui n'est pas ». Dans un premier temps, le monde n'est déterminé que par des faits car derrière les faits, il n'y a rien d'autre que d'autres faits [T. 1.11]. De plus, si le monde est déterminé par les faits dans leur totalité, ceux-ci ne sont pas déterminés par le monde : « *Quelque chose peut isolément avoir lieu et ne pas avoir lieu, et tout le reste demeurer inchangé* » [T. 1.21].

Cette non-réciprocité engage donc deux thèses importantes : 1. Les faits sont en partie autonomes et indépendants. La variation d'un fait peut n'avoir aucune incidence sur le reste des faits. De même, la variation du reste de faits peut donc n'avoir aucune incidence sur un fait singulier. 2. La totalité des faits précède, dans le langage, le monde.

Comprendre les faits, c'est comprendre ce qui a lieu (le monde) mais aussi ce qui n'a pas lieu (l'en dehors du monde). Ces deux espaces sont inscrits dans le langage et c'est de cette manière que celui-ci dépasse le monde (nous verrons cela dans le second temps de cette dissertation). Mais qu'est-ce qui dans les faits « détermine ce qui a lieu » ?

C'est en plaçant les faits dans l'espace logique que Wittgenstein crée son monde (T. 1.13 : « *Les faits dans l'espace logique sont le monde* »). La découverte de cet espace logique et de sa discussion (Qu'advient-il des faits en dehors de l'espace logique ?) est justement la dynamique qui permet au *Tractatus* de placer la question de la pensée dans celle du langage en tant que système de représentation ayant un sens.

En 7 propositions, la première partie du *Tractatus* décrit donc la création du monde. Nous allons voir comment le déroulement du second aphorisme principal traite des connexions et le passage du fameux espace logique à la pensée.

La seconde partie du *Tractatus* débute par la proposition suivante : « *ce qui a lieu, le fait, est la subsistance d'états de chose* » [T. 2]. Si les faits ne sont rien d'autres que des faits comment les concilier avec les états de choses ? Ces derniers sont des « *connexions d'objets (entités, choses)* » [T. 2.01]. Par ailleurs, ces objets sont simples [T. 2.02] car constituant la substance du monde [T. 2.021] s'ils étaient eux-mêmes autre chose que reliés dans un atomisme logique [T. 2.02-2.0201], les propositions qui les représentent seraient dépendantes, en terme de vérité, à d'autres propositions [T. 2.0211] ce qui conduirait à déduire qu'« *il serait alors impossible d'esquisser une image du monde (vraie ou fausse)* » [T. 2.0212]. Cette ouverture met en présence les acteurs principaux de l'ontologie de Wittgenstein. La relation entre faits, objets et image est ce que nous allons expliciter immédiatement.

Les propositions 2.04 à 2.062 montrent la validité de la substitution directe du terme « fait » par celui de « subsistance des états de chose » tout en conservant les mêmes conséquences, à savoir l'indépendance mutuelle [T. 2.062] et l'antériorité du langage sur le monde et la réalité [T. 2.04-2.06]. Le monde et la réalité sont conséquence de la subsistance des états de chose qui sont eux-mêmes formés par les objets [T. 2.062]. La notion de forme est ici importante car c'est l'élément implicite qui permet de relier les mondes [T. 2.022] et comprendre en quoi la subsistance des états de choses sont la substance du monde, car suite de « *la possibilité de la structure* » [T. 2.033], sans pour autant entrer en conflit avec le premier groupe de propositions.

Il est possible de dire que la théorie de la pensée du *Tractatus* est une théorie de la représentation car c'est l'image qui va permettre de faire la médiation ontologique entre les faits et la pensée.

Les images sont la présentation de situations, de mise en présence d'états de subsistants ou non-subsistants de choses, dans l'espace logique [T. 2.11]. Ainsi les images ne sont pas la réalité mais un modèle de la réalité [T. 2.12] conditionné par la nécessité de l'espace logique. Si l'on ajoute que les images sont des faits [T. 2.141], il faut également souligner que l'image est constitué d'éléments factuels dont les relations déterminées sont celle des objets. « *La forme de représentation est la possibilité que les choses soient entre elles dans le même rapport que les éléments de l'image* » [T. 2.151] et c'est la forme de représentation qui fait la communauté entre une image et la réalité représentée [T. 2.17]. « *L'image peut représenter toute réalité dont elle a la forme* » [T. 2.171]. Il est donné en exemple ce qui est alors entendu par « forme », l'image spatiale peut représenter tout ce qui est dans l'espace, l'image en couleurs peut représenter tout ce qui est coloré.

Le tournant vient lorsque le discours fait de toute image, une image logique. Une forme est dite logique dès qu'elle est une forme de la réalité. Or nous venons de le voir, un fait est une image dès qu'il existe une possession d'une forme de représentation, autrement dit est représentable tout ce qui a un rapport quelconque avec la réalité (forme spatiale, forme colorée). Il est évident que l'expression de la réalité n'est pas unique de même que s'exprimer par le terme « l'image » ne signifie pas la limitation de toute image à une image transcendante. Tout fait inscrivant le monde contient également au moins une logique (puisque le monde est l'ensemble des faits contenus dans l'espace logique) qui lui permette d'être inscrit dans une représentation, une image automatiquement logique.

Ce n'est qu'après cela que l'on peut comprendre ce que Wittgenstein désigne par « pensée » : « *L'image logique des faits est la pensée* » [T. 3]. Le troisième aphorisme principal du *Tractatus* clôt ainsi ce cheminement vers ce qui rend possible de parler proprement de l'activité de penser. Le penser se transforme en la pensée lorsque l'on comprend les faits dans la représentation par image sont formés dans le langage de l'esprit. Le passage au pensable est aussi immédiat : ce qui est pensable est ce dont « *nous pouvons nous en faire une image* » [T. 3.001].

C'est en faisant finalement l'extension de l'image à la pensée — c'est-à-dire en faisant de la pensée une expression de l'espace logique — que nous allons voir en déroulant l'argumentation dans le sens inverse le rapport entre possible et réalité, entre forme et structure. En convertissant l'énoncé initial par « ce qui est logique est possible », l'étonnant est déjà en parti atténué. Il est possible de contrevenir à une opposition au fait que la pensée n'est que logique en mettant en évidence l'articulation de l'argumentation précédente autour de la notion de forme et de structure. Ce n'est pas par hasard si notre énoncé problématique suit immédiatement et dans la même proposition une formulation qui a déjà été aperçu précédemment. C'est parce « *La pensée contient la possibilité des situations qu'elle pense* » que « *ce qui est pensable est aussi possible* » [T. 3.02]. La relation du type « contient/est la possibilité de » se retrouve exactement à 5 reprises dans la portion de texte étudié set à propos des éléments fondamentaux explicités avant cela. C'est dans cette

invariance que le *Tractatus* permet de fonder une doctrine mettant la logique comme critère incontestable de certitude.

1. « *Les objets contiennent la possibilité de toutes les situations* » [T. 2.014]
2. « *La forme est la possibilité de la structure* » [T. 2.033]
3. « *La forme de représentation est la possibilité que les choses soient entre elles dans le même rapport que les éléments de l'image* » [T. 2.151]
4. « *L'image contient la possibilité de la situation qu'elle figure* » [T. 2.2013]
5. « *La pensée contient la possibilité des situations qu'elle pense* » [T. 3.02]

Les deux premières propositions fournissent le formalisme à l'origine de la philosophie du *Tractatus*. La première, à propos des objets et des situations, définit la base ontologique alors que la seconde concerne la base logique. Il est pour nous possible de lire les prémisses de la méthode formaliste de Wittgenstein. Pour l'étude conceptuelle d'une chose, il faut découvrir ses états de choses : « *Pour connaître un objet, il ne me faut certes pas connaître ses propriétés externes — mais bien toutes ses propriétés internes* » [T. 2.01231]. Cette théorie de la connaissance nous dit donc que tout ce qu'il y a savoir à propos des objets et des faits sont déjà compris dans leur structuration interne par rapport à un espace de possibilités. La connaissance n'est pas réflexivité subjective mais représentation objective. La possibilité des états de choses définit l'espace dans lequel s'inscrit les objets [T. 2.013]. Cet espace peut être dit logique car en définissant la possibilité, l'objet figuré dans une image est de fait déterminé par sa forme de représentation.

À nouveau, ce qui vaut pour les choses vaut pour les images qui étant représentation d'états de choses, d'une situation, possèdent la possibilité de sa figuration. La forme grammaticale renseigne sur la différence logique dans cette possession de la possibilité. Les objets contiennent la possibilité de *toutes* les situations, c'est-à-dire qu'ils possèdent ce qu'il faut pour étant eux-même, être substance, malgré leur subsistancification par les faits. Si les choses sont indépendantes mutuellement, elles sont tout de même dans une interdépendance, et donc une non-indépendance, quant à l'état de choses qui les ramène aux faits [T. 2.0122]. Les objets ne simulent rien d'autres qu'eux même. Au contraire, les images appellent un supplément. Pour être dans la possibilité d'une situation, les images doivent *figurer*. Les images ne peuvent exister d'elle-même, se générer spontanément. Les images sont créées à partir des faits [T. 2.1] et « *l'image est un fait* » [T. 2.141] ce qui laisse donc la permission de faire des images à partir d'autres images. La condition *a priori* pour qu'une image soit une image, on l'a vu plus haut, est sa situation dans un espace logique. La communauté entre l'image et la situation est la *relation représentative* [T. 2.1514]. Sans communauté, pas de situation et donc pas d'image : « *L'image ne peut se placer en dehors de sa forme de figuration* » [T. 2.174].

À travers ce formalisme, la transition de l'image à la pensée change de perspective ou plutôt substitue à la perspective donnant une situation, l'espace logique des situations, c'est-à-dire l'ensemble des perspectives de la pensée. L'image figure une situation alors que la pensée pense des situations. L'étrangeté de cette formulation est le dernier rempart à l'actuelle argumentation. D'autant plus qu'il serait

tendant de dire qu'il suffit des images pour comprendre la pensée alors qu'il en est autrement. Ce n'est pas ce qui est représentable qui est aussi possible mais bien ce qui est pensable. Si les images sont nécessaires à la pensée, cette dernière n'est pas réductible à la première car « la possibilité de sa structure », « sa forme », n'est pas la même. L'image est logique car elle est dans une relation formelle avec une chose. La pensée n'est pas elle-même logique mais est l'espace logique qui donne la possibilité des situations dont une image se définit par rapport à une forme de représentation. Cette exécution dans un cadre strictement logique des possibilités est l'ensemble du langage. Tout ce qui est exprimable, représenté dans un espace, est le dire de la pensée. Le dire de la non-pensée est impossible car il ne décrit rien, ni une chose, ni un objet, ni un fait, ni une image [T. 3.03-3.0321]. Le dire de la non-pensée ne renvoie pas à un espace vide mais à une absence d'espace et donc à aucune possibilité. Par extension, c'est donc ne rien dire et ne pas dire.

Ce qui nous amène à la conclusion qu'il n'est plus étonnant si la pensée possède la possibilité des situations qu'elle pense et que logiquement ce qui est pensable est aussi possible. Ainsi même les pensées les plus folles, celles qui sont se démarquent des logiques habituelles sans entièrement être en dehors de toute logique, être dans aucune logique, sont possibles car il existe dès lors une image, une représentation rendue possible par l'application de règles de mise en forme. La possibilité des situations est donc nécessairement antérieur à au monde, à la totalité de la réalité [T. 2.063] car cette totalité ne peut s'actualiser qu'à partir du moment où les faits sont d'abord possibles.

L'erreur que l'on commet en doutant prématurément que ce qui est pensable est aussi possible provient de cette confusion entre possibilité et réalité. Rien n'est réel avant d'être possible mais au contraire tout possible n'est pas nécessairement automatique réel car il faudrait d'abord que la situation soit réalisable. Or la réalisation d'une situation dépend d'une logique matérielle et non pas d'une onto-logique. L'espace réel, à partir duquel nous formons les images des choses ayant une réalité, n'est pas la description totale des faits car nous omettrions du même coup ce qui n'a pas lieu et nous nous limiterions à ce qui a lieu. L'espace logique *contient* l'espace réel.

La théorie du *Tractatus* n'est donc pas une théorie réaliste mais bien plutôt une théorie irréaliste. La réalité est accessoire et n'est pas nécessaire car elle est déjà comprise dans la logique. La possibilité définit la réalité alors que la réciproque n'est pas valide. Quand nous voudrions dire que seules les choses réelles sont possibles, nous occultons le fait que cela tient dans une tautologie (toute chose réelle est possible) et nous oublions qu'il y a du possible dans le non-réel (le réalisable non-réalisé par exemple). Les représentations de la pensée peuvent être ou ne pas être réelle tout en restant possible. L'espace des possibles quant à lui est ce qui forme ou ce qui est forme. La pensée est donc indépendante de la réalité tout en étant astreinte à la logique. Indépendance et dépendance qui rendent toute pensée possible. Cette première clarification du rapport entre pensable et possible amène à désirer poursuivre une lecture minutieuse et pas à pas de l'oeuvre de Wittgenstein qui ne doit pas se limiter à ces 8 premières pages pourtant riches en réflexions.